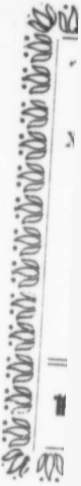




**Saint Louis, enfant, fait l'aumône aux pauvres.**  
(V. LESUR)



mère, j  
les qua  
saint I  
ne song  
cipline

Le je  
était un  
sérieux  
et mod

Blan  
l'habitu  
haut pe  
des serr

(1) Sai

XXI<sup>e</sup> ANNÉE



1905



AOUT



No 8

Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte

## Saint Louis modèle de charité



LOUIS IX, roi de France, si connu sous le nom de saint Louis, si aimé des Tertiaires franciscains qui le reconnaissent pour leur céleste Patron, n'avait que 12 ans lorsqu'il perdit son père Louis VIII et devint roi du plus beau royaume qu'il y eût alors. Heureusement sa mère, Blanche de Castille, joignait au génie d'un grand homme d'Etat les qualités et les vertus de la véritable mère. C'est elle qui forma saint Louis. Elle sut l'élever avec une tendresse ferme et sévère et ne songea nullement à le soustraire aux duretés excessives de la discipline d'alors.

Le jeune Louis IX, dit son dernier historien, M. Marius Sepet (1) était un aimable enfant, beau de visage avec des cheveux blonds, sérieux et affable, attentif et réfléchi, déjà ferme et patient, prudent et modéré, pieux surtout, profondément chrétien d'esprit et de cœur.

Blanche, sa mère, lui avait communiqué dès son plus jeune âge l'habitude et le goût de l'aumône qu'elle avait elle-même, à un très haut point. Une charmante anecdote se trouve à cet égard dans l'un des sermons d'un prédicateur contemporain du saint roi.

(1) Saint Louis, — Collection Lecoffre « Les Saints. » 1900.

« Un matin, alors qu'il était tout jeune, une quantité de pauvres étaient rassemblés dans la cour de son palais et attendaient l'aumône. Profitant de l'heure où chacun dormait encore, il sortit de sa chambre, seul, avec un serviteur chargé d'une grosse somme en deniers, et sous le costume d'un simple écuyer ; puis il se mit à distribuer le tout de sa propre main, donnant largement à ceux qui lui semblaient le plus misérables. Cela fait, il se retirait dans son appartement, lorsqu'un religieux qui avait aperçu la scène dans l'embrasement d'une fenêtre, où il s'entretenait avec la mère du roi, se porta à sa rencontre et lui dit : Sire, j'ai parfaitement vu vos méfaits. — Mon très cher frère, répondit le prince tout confus, ces gens-là sont mes soudoyers (1) : ils combattent pour moi (par leurs prières) contre mes adversaires et maintiennent le royaume en paix. Je ne leur ai pas encore payé toute la solde qui leur est due. »

Cette anecdote a sans doute inspiré le pinceau de Lesur dont nous reproduisons la toile en tête de cette livraison de notre *Revue*.

Jamais Louis IX ne démentit de si beaux débuts, toujours au contraire il fit des progrès dans cette charité qui bientôt monta à un degré héroïque.

Il est difficile de trouver même dans les annales de la sainteté, des actes de charité plus relevés que ceux pratiqués par notre Saint. « La pitié, dit le confesseur de la reine, sa femme, avait tellement rempli et transpercé le cœur du saint roi qu'il semblait qu'il s'écoulât tout entier aux malades et aux pauvres. » L'énumération de ses bonnes œuvres est trop longue à faire ; ses dépenses de charité allaient jusqu'à la profusion.

Chaque jour, dit un de ses historiens, (2) le roi faisait chercher cent vingt-deux pauvres et on leur donnait deux pains valant un denier parisis, une mesure de vin, de la viande ou du poisson selon le temps, et un denier parisis ; et si, dans cette troupe, il y avait quelque femme ayant un ou plusieurs enfants, on lui remettait autant de pains qu'elle avait d'enfants pour sa peine, et un à chaque enfant. Soixante autres pauvres recevaient leur pain en argent, à savoir quatre deniers chacun, deux fois la semaine. Quand il allait en Berri, en Normandie ou en quelque autre lieu où il n'allait pas d'habitude, c'est aux pauvres qu'il songeait tout d'abord. Il en faisait réunir jusqu'au nombre

(1) Soldats. (2) M. Wallon.

de trois cents à la fois, pour leur faire l'aumône. Quelquefois même, s'il voyageait, c'était pour aller voir et nourrir les pauvres. Il disait à son entourage : « Allons visiter les pauvres de tel pays et les repaisons. »

Ce qui portait Louis IX à faire de pareilles largesses aux pauvres, ce n'était pas le désir d'une vaine popularité ; il était inspiré par des sentiments bien plus relevés. Dans les pauvres il voyait les représentants du Dieu fait homme et il reportait sur eux l'amour dont il brûlait pour Jésus-Christ. Aussi ne pensait-il pas avoir assez fait en leur distribuant des secours et des aumônes, il voulait de plus leur rendre personnellement tous les services, et il s'en était fait une habitude et une joie. Il trouvait à cela le précieux avantage de satisfaire, tout à la fois, sa triple ardeur de charité, d'humilité et de pénitence.

Les récits contemporains sont remplis de ces actes de charité. Écoutons M. Wallon qui en fait le résumé : « Les jours de fête, il réunissait deux cents pauvres dans son palais et les servait lui-même à table. Les mercredis, vendredis et samedis de l'Avent et du Carême, et les mercredis et vendredis de toute saison, il en faisait venir treize dans sa chambre ou dans la pièce voisine et leur donnait à manger de sa main, sans se rebuter de leur malpropreté. Si, dans le nombre, il y avait quelque aveugle, le roi lui mettait le morceau de pain dans une main et portait l'autre vers l'écuellée où était sa pitance. Si c'était du poisson, il en tirait les arêtes, trempait le morceau dans la sauce et le lui mettait dans la bouche... Le samedi, il prenait trois de ces pauvres les plus misérables, les plus infirmes, et les menant dans sa garde-robe où l'on avait disposé trois baquets pleins d'eau avec du linge, il leur lavait les pieds ; il essuyait et baisait dévotement ces pieds, quelque difformes qu'ils fussent... ; puis, à genoux, il leur présentait l'eau pour l'ablution des mains, il leur donnait quarante deniers et leur baisait la main.

« Ce n'est pas tout ; chaque jour, en tout temps, il faisait venir treize autres pauvres, et de ces treize, il en choisissait trois, les plus rebutants, qu'il faisait asseoir à une table dressée tout près de lui... Lui-même prenait le soin de faire leur soupe ; il tranchait les viandes et les poissons qu'on mettait devant lui et leur en envoyait. Bien plus, comme pour mieux confondre notre délicatesse, il se faisait rapporter de ces viandes qui leur étaient servies et en mangeait après eux.

Un jour, entre autres, parmi ces trois pauvres gens, il vit un vieux qui ne mangeait pas bien. Il fit mettre devant lui l'écuelle remplie de viande qu'on avait apportée, et après que le vieux bonhomme en eut mangé comme il lui plut, il se la fit apporter pour en goûter après lui : honorant Jésus-Christ dans ce pauvre vieillard et estimant assez bon pour lui-même ce qu'il avait laissé. »

Quand les pauvres étaient en même temps des malades, la charité de saint Louis redoublait. La dévotion aux souffrances était un des traits accentués de sa piété. Dans ses fréquentes visites aux hôpitaux il se plaisait à se livrer en personne au ministère d'infirmier et y manifestait, avec l'humilité la plus calme, le plus parfait oubli de toute répugnance. « Quand quelques-uns étaient plus malades que les autres, il les servait davantage, tranchait leur pain et leur viande et se mettant à genoux devant eux, il leur mettait le morceau tout coupé dans la bouche et leur essuyait la bouche avec une serviette qu'il portait, et il y avait quelques-uns de ces malades si dégoûtants que les sergents privés du pieux roi en avaient horreur et se retiraient en arrière, et quelquefois ne pouvaient plus y tenir, à cause de la corruption de l'air et de la puanteur abominable des malades, et lui pourtant demeurait là, comme s'il ne sentait rien. »

Ici, les vieux historiens nous racontent naïvement avec quel héroïsme le pieux roi surmontait toutes les répugnances, entrant dans des détails qui offusquent notre délicatesse, surtout lorsqu'ils nous parlent de la tendresse qu'il portait aux lépreux et des soins qu'il leur prodiguait.

Admirable charité, fille de la foi, qui passa comme un souffle ardent sur toutes les grandes âmes de ce XIII<sup>e</sup> siècle et leur imprima un cachet inimitable ! Cette charité de saint Louis nous rappelle sans effort la tendresse de la chère sainte Elisabeth de Thuringe pour les malades et les lépreux dont elle baisait avec amour les plaies hideuses. Et tous deux n'évoquent-ils pas le souvenir du Patriarche d'Assise, le tendre ami de ses frères, les lépreux, qui se faisait leur serviteur et savait parfois manger avec eux dans l'écuelle où ils trempaient leurs mains et leurs lèvres qui faisaient horreur !

Ces trois grandes âmes, aussi héroïques que naïves, ne sont-elles point parentes ? N'est-ce point le même souffle qui les transporte et ce souffle n'est-il point l'esprit séraphique ? Oui, elles sont de la même famille et quand bien même l'histoire ne nous dirait pas que

sain  
naît  
si di  
O  
mar  
mon



fallait  
logiqu  
vrai fi  
Le  
plaçai  
La cle  
sur la  
centre  
ciscain  
leurs  
Règle  
dans la  
Qua  
s'assure  
tes sou  
doctes  
sav. (

En 1

saint Louis était fils de François par le Tiers-Ordre, nous le reconnaitrions à la ressemblance de leur vie dans des situations pourtant si différentes.

O Saint Louis, patron des Frères Tertiaires, donnez-leur à tous de marcher sur vos traces et surtout de renouveler, au milieu d'un monde égoïste et froid, les ardeurs désintéressées de votre charité !

FR. C.-M.



## La Cause de Scot



**A** l'ombre de la cathédrale de Cologne vous verriez une gracieuse église d'un gothique aussi simple qu'harmonieux. Le maître-maçon qui bâtit la chapelle des Minorites avait le sens du beau et de la pauvreté. C'est bien l'église qu'il fallait à l'humble Jean Duns Scot, constructeur d'une synthèse théologique splendidement une et amateur passionné du dénûment, en vrai fils de saint François d'Assise.

Le docteur subtil dort au milieu des stalles des religieux. L'usage plaçait le chœur derrière l'autel. Le campanile couronnait le chœur. La cloche ainsi à la portée des frères, dans leur main, prête à chanter sur la ville quand ils disaient Matines autour du tabernacle. C'est au centre du chœur, sous la cloche, derrière le maître-autel que les Franciscains mirent à reposer l'humble Frère Jean. Ils l'avaient ainsi sous leurs yeux chaque fois que, dans la journée et pendant la nuit, la Règle les ramenait au lutrin devant Jésus-Christ si bien mis à sa place dans la théologie du Docteur Subtil.

Quatre fois (1642-1706-1858-1871,) l'autorité ecclésiastique voulut s'assurer que les reliques du maître Franciscain reposaient bien intactes sous son monument que venaient baiser avec un égal amour les doctes et les pauvres gens. « *Siste gradum, lector, fulvo dabis oscula saxo. Corpus Joannis hæc tenet urna Scoti.* »

En 1642 ce fut le nonce du pape, le cardinal Chisi, plus tard pape-

sous le nom d'Alexandre VII, qui présida à l'ouverture du tombeau. Il en garda la clef. Le coadjuteur actuel de l'Archevêque de Cologne, Mgr Muller fit, devant le Chapitre et un médecin, la dernière reconnaissance des restes du vénérable maître.

Le Cardinal-Archevêque de Cologne n'a pas voulu que le cinquantenaire du Dogme de l'Immaculée-Conception passât inaperçu dans l'église du Vénérable Duns Scot. Tout le diocèse fut officiellement convoqué à la fête de Scot par un mandement du 25 mars 1905. Et le 14 mai, après l'office pontifical célébré dans la cathédrale en l'honneur de l'Immaculée, Mgr Fischer conduisit processionnellement son peuple au tombeau du Docteur Subtil. Tout son clergé l'entourait. Les PP. Dominicains et tous les Ordres religieux faisaient couronne autour de l'Archevêque qui, du haut de l'autel, célébra, devant une immense assistance, le mérite doctrinal et les vertus héroïques du Vénérable Scot. « Supplions, disait-il en terminant, supplions Dieu que le Souverain Pontife Pie X décerne au plus tôt les honneurs des autels à notre glorieux docteur et frère Jean Scot, car, membre du Tiers-Ordre, je suis fier d'être de sa famille. »

Les litanies de la Sainte Vierge récitées dans ce but avec trois *Pater* et *Ave*, le cardinal se rendit derrière l'autel et voulut que les Frères-Mineurs présents fissent cercle autour du sépulcre du Docteur. Un lys magnifique était couché sur la pierre qui disparaissait sous les lumières et les fleurs. Le Cardinal et les religieux s'agenouillèrent et demeurèrent dans le silence d'une prière qui, pour le culte de Scot, avait une singulière éloquence. Le « *Magnificat* » entonné par l'assistance traduisit l'âme de la foule. Il ne pouvait être donné à l'acte du Cardinal-Archevêque plus opportun et meilleur commentaire.

Scot enseigna d'abord à Oxford, puis à Paris et enfin à Cologne. L'Allemagne catholique vient de lui rendre hommage. L'Angleterre a parlé par l'initiative de l'ancien vicaire-général des Frères-Mineurs, le Rme P. David Fleming, qui portera devant l'histoire l'honneur d'avoir repris la cause du Docteur Subtil.

La France, l'an dernier, a fait entendre le cri de son cœur dans le discours de Mgr Touchet. L'on n'a pas oublié au milieu de quelle éloquence, déployée comme un portique triomphal, l'évêque d'Orléans introduisit le Bienheureux Docteur Subtil au congrès marial de Rome.

Mais Paris, l'université catholique de Paris, l'héritière de nos gloires et de nos traditions, notre institut des hautes études, ne se doit-il

pas de donner quelque témoignage officiel de souvenir ému et de reconnaissance au maître, sans lequel, jusqu'à la Révolution, on ne croyait pas qu'une question de philosophie ou de dogmatique pouvait être tranchée en Sorbonne?

FR. DÉODAT-MARIE, O. F. M. (1)



## Les Montagnes de la Bible



### Le Liban



UNE préoccupation vague, mal définie, me saisit au moment de reprendre la plume et le baton de pèlerin pour recommencer nos visites pieuses aux Montagnes de la Bible. Nos lecteurs ne sont-ils pas fatigués d'articles et d'aperçus qui forcément se ressemblent toujours un peu?

Une pensée me rassure. Le nombre des Lecteurs de la *Revue* va sans cesse grandissant, c'est donc que saint François nous bénit et qu'on trouve quelque intérêt à nous lire. Et puis, parlant de ses éloquentes conférences recueillies et livrées à la publicité, dans son poétique langage, Lacordaire disait : « Quand, un soir d'automne, les feuilles tombent et gisent à terre, plus d'un regard et plus d'une main les cherchent encore ; et fussent-elles dédaignées de tous, le vent peut les emporter et en préparer une couche à quelque pauvre dont la Providence se souvient du haut du ciel. » J'applique à mes pauvres articles ces belles paroles et j'ose reprendre dans la *Revue* ces descriptions et récits, espérant qu'ils apporteront à quelque âme affligée, un peu d'édification, un peu de joie, de soulagement et de lumière. Mon intention et ma bonne volonté seront ma meilleure excuse.

En mars dernier, un instant, j'ai songé à reprendre nos ascensions sur les Montagnes de la Bible et au bout de ma plume je n'ai trouvé que ces mots que je transcris : « Mars en Canada ! Que la saison est rude ! La neige en couches épaisses recouvre, de son blanc manteau, la terre profondément gelée. Le vent du Nord souffle en rafales gla-

(1) Dans la BONNE PAROLE dont le Révérend Père est le Directeur et le rédacteur en chef.



cées, les giboulées sont aussi fréquentes que froides. Après un dur labeur, ah ! qu'il fait bon le soir au coin du feu, qu'il fait bon d'y réchauffer ses membres engourdis et fatigués. » — Et je n'ai pas eu le courage de vous arracher aux douceurs de ces longues soirées familiales que je vous souhaite de garder comme des traditions pures, et ma plume s'est reposée comme vous et avec vous, chers Lecteurs.

Depuis lors, l'hiver s'en est allé, le printemps même a disparu. C'est l'été. Je veux en profiter. Aussi bien l'heure et le temps sont aux voyages, les mondains sont partis chercher un air plus pur ; des plaisirs plus nouveaux, plus frais et plus libres. Pour nous, nos chères montagnes de la Bible nous réclament, elles nous attendent depuis longtemps — trop longtemps peut-être — et dans leur impatience, puisque vous ne pouvez pas aller à elles, elles viennent à vous et elles vous disent aujourd'hui : « Nous sommes les Montagnes du Liban ; comme le Carmel, nous sommes les Montagnes de Marie. »

\* \* \*

Le Liban est appelé en hébreu « *Lebanon* » blanc, à cause des neiges éternelles qui recouvrent quelques-uns de ses sommets. Il se partage en deux chaînes parallèles qui se dirigent du Nord-Est au Sud-Est et qui se nomment : le *Liban* et l'*Antiliban*.

Le *Liban* proprement dit, plus à l'occident, est une chaîne de montagnes de Syrie, qui forme la frontière Nord de la Palestine. On l'appelle « souvent *Djébel Libnam*, il part du Nahr-Kébir (Eleuthéros) et « va jusqu'au cours méridional du Nahr-Litani (Léontes) parallèlement à la Méditerranée, vers les rives de laquelle il projette des contre-forts qui se terminent presque toujours par des caps escarpés. »

« La chaîne orientale, la plus élevée, et sur laquelle seulement restent des neiges qui ne fondent pas, était appelée *Antiliban* par les Grecs et les Romains ; elle porte aujourd'hui le nom de *Djébel-ech-Cherki*, montagne orientale. Elle s'abaisse à l'Est vers le désert et la plaine de Damas. »

« Entre ces deux chaînes s'étend la plaine de Baalbek, *Sahled-Baalbek*, qui se termine au Sud par un défilé étroit où passe avec peine le Léontes. »

Les deux versants du Liban proprement dit contrastent complètement. « A l'occident, dit Mgr Mislin, on trouve une population nombreuse, bienveillante, des côteaui couverts d'habitations, de culture et de vie ; chaque rocher a sa source, chaque colline a son troupeau,

chi  
che  
tra  
ni  
le l  
le c  
bea  
I  
élev  
à ci  
ne  
adn  
Lib  
plus  
dan  
Sai  
E  
Coel  
tent  
nord  
L'  
sépa  
septe  
Le  
Nord  
Dive  
sur u  
mida  
pieds  
quelq  
Au  
son e  
Trois  
zônes  
La ré  
d'une  
cités

chaque vallée a son fleuve ; sur les hautes montagnes on voit les chênes, les pins, les cèdres ; à leur pied la mer de Syrie ; — au contraire sa partie orientale est blanche, aride, inhabitée ; il n'y a ni eau, ni ombrage, ni culture. »

Aussi est-ce à cause de son versant occidental, que la Bible appelle le Liban une campagne fertile, un Carmel (Is. XXIX, 17), et qu'elle le considère comme l'image de la grandeur, de la puissance et de la beauté.

L'Antiliban est moins beau. Il possède, il est vrai, la cime la plus élevée des deux chaînes, le *Djébel-ech-Cheik* « montagne du vieillard à cheveux blancs » ou *Djébel-el-Teldi* « montagne neigeuse. » Mais il ne présente pas, dans son ensemble, les scènes grandioses qu'on admire dans le Liban. Sa partie la plus belle à lui, à l'encontre du Liban, regarde l'orient, de sorte que les deux chaînes ont leur côté le plus aride tourné vers la plaine de Baalbek. De l'Antiliban coulent dans la plaine de Damas le *Nahr Barada* au Nord, et le *Nahr-es Saïbarâni* au Sud.

Entre ces deux chaînes de montagnes s'étend *el-Békâa*, l'ancienne Coelé-Syrie. Cette vallée était d'une extrême richesse, comme l'attestent encore les admirables ruines de Baalbek. Elle est arrosée au nord par l'Orontes, au sud par le Léontes.

L'Antiliban, presque en face de Damas, se divise en deux crêtes séparées par le *Ouady-el-Tëim* où prend naissance la source la plus septentrionale du Jourdain.

Les sommets les plus élevés du Liban sont : le Djébel Akkar, au Nord, qui a 6400 pieds de hauteur ; le Djébel-Aito qui a 6900 pieds. Divers massifs se succèdent vers le Sud : le Djébel-Makmel prolonge sur une étendue de 15 milles ses sommets aux formes aiguës et pyramidales, sa crête se hérissé de sept à huit pics dont trois ont 9000 pieds et plus de hauteur. C'est dans ces parages que se trouvent les quelques cèdres encore subsistants et que nous visiterons bientôt.

Au point de vue géologique, la chaîne du Liban est composée dans son ensemble de calcaires grossiers, de marbres, de grès et de marnes. Trois noms spéciaux désignent, dans la bouche des habitants, les zones de climat et de végétation sur les pentes occidentales du Liban. La région du littoral est le *Sahil* ou *Sahel*, étroite bande de terrain, d'une extrême fertilité, où s'épanouissaient autrefois les florissantes cités de l'antique Phénicie. Plus haut, jusqu'à 3600 pieds environ,

c'est la région moyenne, appelée *Wusul*, moins peuplée ; mais on y rencontre encore nombre de villages où l'on cultive le tabac, les céréales et les pommes de terre ; les arbres y sont très nombreux parmi lesquels les pins, les chênes nains, les cyprès, les cèdres, des charmes, des pins d'argent et des génévriers. La troisième zone, appelée le *Djurd*, est celle de la stérilité, des vents furieux et des avalanches ; cependant les cultures se montrent encore à 5600 et 6000 pieds, mais seulement dans les vallons et les bassins abrités. En général, le Liban n'a ni forêts, ni pâturages mais seulement de rares endroits où croît une herbe peu abondante et le plus souvent il n'offre aux regards que des pentes nues et blanchâtres. C'est dans la région supérieure, à plus de 6000 pieds d'altitude, près du Djebel Makmel que se trouvent les fameux cèdres, dont l'odeur pénétrante avait fait jadis du Liban la « Montagne des Parfums. »

La faune du Liban n'a rien de remarquable : quelques ours, des panthères, le plus souvent le sanglier, l'hyène, le loup, le renard, le chacal et les gazelles.


La population, qui descend presque toute des anciens Syriens, est répandue un peu partout sur les flancs de la montagne. Elle se distingue moins par l'origine et le sang que par la différence des cultes, sous le rapport desquels elle comprend les Druses, les Métoualis et les Maronites, ces derniers sont de fervents chrétiens ; nous aurons à reparler et des uns et des autres.

Le Liban a conservé peu de traces d'antiquités. Les rochers calcaires sont percés de grottes nombreuses dont quelques-unes se prolongent bien loin dans la montagne. Ici et là, les rochers gardent, dans des inscriptions célèbres, le souvenir des invasions étrangères en Syrie et en Phénicie. Les Egyptiens, les Assyriens, les Perses, les Grecs d'Alexandre, les légions romaines, les croisés, les Français de l'expédition de Syrie, ont franchi ces défilés du Liban.

Voilà, chers Lecteurs, un petit aperçu du Liban, quelques notions un peu arides et quelques chiffres très secs, que j'ai empruntés au Dictionnaire de la Bible de M. l'abbé F. Vigouroux ; notions et chiffres qui nous étaient indispensables pour étudier et visiter le Liban dans la Bible et dans l'histoire, avant de le considérer comme étant la grande et belle montagne de Marie, la montagne d'où elle est montée à son triomphe : *Veni de Libano, coronaberis.*

(A suivre.)

FR. GASTON, O. F. M.



## Nouvelles de Rome



**C**ongrès eucharistique.—Le grand événement du mois de juin à Rome a été le Congrès eucharistique qui a tenu pour la première fois ses assises dans la Ville éternelle. Il a été inauguré le jeudi soir de l'Ascension. La première séance très solennelle eut lieu le lendemain à l'église des XII Apôtres, basilique des Frères-Mineurs Conventuels ; quatorze cardinaux, plusieurs archevêques et évêques étaient présents. Des orateurs de tout les pays y portèrent la parole. Le T. R. P. David Fleming, O. F. M., a parlé du culte de l'Eucharistie dans la Grande-Bretagne. Le Congrès s'est terminé par une procession grandiose, à Saint-Pierre ; 20,000 personnes y assistaient. Le Pape y portait lui-même l'ostensoir. Depuis 1870 cette procession n'avait plus eu lieu. Une audience générale fut donnée par le Souverain Pontife à tous les congressistes en présence de plusieurs cardinaux et d'une centaine d'évêques. Pie X leur parla avec beaucoup d'émotion du culte de l'Eucharistie leur indiquant des vœux pratiques à formuler et à réaliser comme : Visites au Saint Sacrement, accompagnement de l'Eucharistie portée aux malades, etc. On a émis le vœu appuyé par le T. R. P. David que le prochain congrès soit tenu à Londres.

**Pèlerinages de Terre-Sainte.**—Le 16 juin, le Souverain Pontife a reçu un pèlerinage espagnol revenant de Terre-Sainte sous la conduite du marquis d'Urquiyo, député. Les pèlerins ont baisé la main du Saint-Père qui leur a donné la bénédiction apostolique. Le 19, ce fut le tour des pèlerins français qui partaient pour la Terre-Sainte. Le Souverain Pontife, en les bénissant, leur a recommandé de prier beaucoup pour leur patrie et pour les adversaires de la religion qui sont hostiles, surtout par ignorance.

**Chapitre Général des Franciscaines Missionnaires de Marie.**— Dès le milieu de mai, se trouvait réuni au couvent de la *Via Giusti* le chapitre général de l'Institut convoqué pour élire la première Supérieure Générale, après la Mère Fondatrice pieusement décédée en novembre dernier. Toutes les Provinciales d'Europe et des lointaines missions étaient présentes ; le Canada y avait égale-

ment envoyé sa Provinciale. Le 27 mai, fut élue à l'unanimité la T. R. Mère Marie de la Rédemption. Née à Paris, le 30 juin 1860, fille du général de Geslin de Bourgogne ; elle entra dans l'Institut en 1884 et y fut successivement Supérieure, Provinciale de France et Assistante Générale. Le 29 mai le Saint-Père recevait en audience les vingt-quatre capitulaires, après avoir d'abord accordé une audience privée à la nouvelle Supérieure Générale. Il l'assura que l'aide de la Mère Fondatrice ne lui manquerait pas pour accomplir sa lourde charge, et aux Provinciales il recommanda de maintenir l'Institut dans la voie où l'avait placé sa Fondatrice.

**Les Franciscaines de l'Immaculée-Conception.** — Le 13 juin, en la fête du glorieux Thaumaturge de Padoue, Son Em. le Cardinal Cassetta bénissait la première pierre de la nouvelle maison généralice des Franciscaines de l'Immaculée-Conception, dont il est le protecteur. Le monastère est situé sur le flanc du mont Janicule, tout près de Saint-Pierre in Montorio dont les religieux assistaient son Eminence. Outre les Sœurs au nombre d'une cinquantaine, on remarquait à la cérémonie plusieurs notabilités italiennes, la princesse Spada, le consul des Etats-Unis, et des représentants du Collège de l'Amérique du Nord. Les Franciscaines en question ont, en effet, plusieurs maisons dans les Etats-Unis d'Amérique.

**Le prince de la doctrine.** — Il n'y a pas au monde un enfant du catéchisme plus heureux que le jeune romain Rodolphe Furnari, âgé de 14 ans. C'est lui qui a gagné le prix offert par le Souverain Pontife pour la récitation du grand catéchisme de Bellarmin. 300 petits garçons, les meilleurs élèves de toutes les paroisses de Rome concoururent pour ce prix. De temps immémorial des cérémonies solennelles entourent la remise de ce prix à son heureux titulaire. Oubliées sous Léon XIII, Pie X les a fait revivre. Le lundi de Pâques un Camérier du Pape vint chercher le petit Rodolphe qui monta dans la voiture même du Souverain Pontife. En entrant au Vatican, la garde suisse lui présenta les armes. Présenté au Pape par le Cardinal Vicaire, il reçut de Pie X lui-même le prix mérité et la bénédiction apostolique. Il fut admis ensuite à la table du Cardinal Vicaire. On comprend que Rodolphe Furnari soit le héros du jour parmi les enfants de Rome.

ROMANUS.



Dep  
s'acc

ON  
culté  
O. F.  
rem

ON  
dans l  
avait  
clairer  
les qu

L  
qui a f  
1855, a  
de rec  
leurs c  
hôpital  
1899. I



## Chronique franciscaine



### A TRAVERS LE MONDE

#### Nouvel évêque missionnaire

**A** Mgr Peckmanns, évêque de Lahore, dans les Indes, récemment décédé, la S. C. de la Propagande vient de donner un successeur dans la personne du T. R. P. Fabien Estermanns, également Frère Mineur Capucin de la Province de Belgique. Depuis 15 ans déjà, ce religieux est missionnaire aux Indes et a su s'acquérir la vénération des indigènes aussi bien que des Européens.

#### Le Patriarche de Jérusalem

**O**N assure que le Saint Siège ne nommera pas de Patriarche pour succéder à Mgr Piavi, O. F. M., décédé, tant que dureront les difficultés actuellement existantes entre Rome et la France. Mgr Giannini, O. F. M., ex-custode de Terre Sainte et délégué apostolique en Syrie, remplira en attendant la charge vacante.

#### Mort d'un évêque

**O**N annonce du Chen-si la mort inopinée du Vicaire Apostolique, Mgr Odoric Ricci, évêque titulaire d'Adhva, à l'âge de 47 ans. Il était dans l'Ordre depuis 25 ans, dans les missions de Chine depuis 16 ans, et avait été consacré le 5 octobre 1902. En mourant, on l'entendit prononcer clairement ces paroles : "Voici les anges, les voici qui approchent, voyez-les qui nous entourent. Oh ! qu'ils sont beaux !"

#### Sœurs Franciscaines de Philadelphie

**L**ES Sœurs du Tiers-Ordre régulier de Saint-François de Philadelphie ont célébré cette année le cinquantenaire de leur fondation. C'est le Vénérable Jean Népomucène Neumann, évêque de Philadelphie, qui a fondé cette congrégation en donnant le saint habit, le 9 avril 1855, aux trois premières postulantes. Le but de la Congrégation était de recueillir les jeunes filles pauvres et sans travail. Depuis ce temps leurs œuvres se sont multipliées et leur activité embrasse les écoles et les hôpitaux. Leurs constitutions ont été approuvées par Léon XIII, en 1899. La Congrégation compte actuellement 1500 membres.

## CANADA

## Montréal — Fraternité Saint-François d'Assise

LES élections faites le 28 mai ont renouvelé le Discrétoire, qui avait achevé son triennat. A la première réunion des nouveaux membres, les officiers ont été choisis régulièrement. Voici le résultat de ces élections :

Ministre : fr. J.-B. Larue, réélu ; Assistant : fr. Zotique Lefebvre, réélu ; Maître des novices : fr. Joseph Godin ; Secrétaire : fr. Joseph Beauchamp ; Trésorier : fr. J.-B.-A. Martin.

Discrets représentant les différentes paroisses : Notre-Dame : fr. Félix Bigaouette, réélu ; Saint-Jacques : fr. Th. Girouard, réélu ; Saint-Joseph : fr. Charles Deslauriers ; Hochelaga et Maisonneuve : fr. Félix Couillard, réélu ; Saint-Jean-Baptiste : fr. Antoine Baril ; Pointe Saint-Charles : fr. D. Pouliot ; Immaculée-Conception : fr. Edmond Laplante ; Saint-Louis : fr. J.-M. Beauchamp, réélu ; Saint-Edouard : fr. Césaire Sauriol ; Saint-Denis : fr. L.-O. Girard ; Sainte-Hélène : fr. Joseph Drolet ; Saint-Henri : fr. Fabien Prieur ; Ville Saint-Paul : fr. J.-B. Barbeau ; Sainte-Cunégonde : fr. F.-X. Chadillon, réélu ; Sainte-Elisabeth : fr. Joseph Beauchamp ; Saint-Irénée : fr. J.-S. Allard.

Furent également nommés les frères organiste, maître de chapelle, lecteurs et portiers, avec leurs assistants.

C'est avec un zèle tout rajeuni que ce nouveau Discrétoire se met au travail, et se propose de continuer l'oeuvre si bien menée par les Discrets sortis de charge. Que Dieu lui vienne en aide !

## Retraites et visites

DU 4 au 11 courant, la Fraternité Sainte-Elisabeth qui se réunit dans l'église Saint-François avait sa retraite annuelle et la visite canonique. Les RR. PP. Maximin, du couvent de Québec, et Ignace-Marie du couvent de Montréal, en furent les prédicateurs. Rarement on a vu une assiduité plus grande et une dévotion plus solide à chacun des quatre exercices de la journée. Notre-Seigneur Jésus-Christ nous fut proposé comme le modèle à imiter, Lui dont le séraphique François fut une copie si fidèle. Rien de plus propre, au cours du mois de juin, à nous faire entrer dans l'esprit de l'Eglise. Nos coeurs battaient à l'unisson du Coeur de Jésus et de tous les coeurs catholiques du monde entier. C'est le secret, sans doute, des faveurs spirituelles que nous avons goûtées durant ces saints jours.

SECRETÉAIRE.

Du 6 au 13 juin, à peu près en même temps que nos soeurs de la grande fraternité, nous avons également notre retraite, dans l'église Saint-Antoine de Padoue. C'était la première fois que nous y suivions les

saint  
On p  
toujo  
800  
plupa  
ont d  
aux 1  
nomb  
toire,  
Bibli

Y<sup>A</sup>  
C  
Saint  
Tiers-  
tertia  
R. P.  
Deux  
explic  
dant l  
frères  
actuel  
l'intell  
ne pe  
donné  
consta  
assidû  
Tertia

Y<sup>E</sup> F  
de  
Tertia  
l'étend  
à chac  
prêcher  
un bon  
il conv  
çois en  
la fin.  
La s  
memb

saints exercices et cette circonstance ajoutait certainement à notre ferveur. On peut dire que notre église — elle n'est pas grande, il est vrai, — était toujours à peu près pleine, et je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup des 800 Tertiaires qui composent la Fraternité qui n'aient tenu à suivre la plupart des exercices. Nos Pères Visiteurs : les RR. PP. Amé et Lucien, ont dû se dépenser beaucoup, d'autant plus qu'il leur fallait encore veiller aux travaux du vestiaire qui se poursuivent dans le soubassement. Une nombreuse cérémonie de prise d'habit a clôturé la retraite. Au Discrettoire, on a formé le projet et immédiatement posé les bases d'une petite Bibliothèque destinée aux Tertiaires de la Fraternité.

SECRÉTAIRE.

### Fraternité de Sainte-Foye.

UNE jeune fraternité de Sainte-Foye vient d'avoir sa première visite canonique. Le R. P. Edmond, envoyé en plusieurs circonstances à Sainte-Foye pendant le mois de mars 1904, y fit connaître davantage le Tiers-Ordre, réunit en fraternité les personnes qui jusque-là n'étaient que tertiaires isolées, et reçut un bon nombre de novices. Cette année, le R. P. Maximin fut envoyé à Sainte-Foye pour la visite de la fraternité. Deux fois par jour les Tertiaires se rendirent à l'église pour entendre les explications de la Règle et les instructions qui leur furent données. Pendant la visite, une trentaine de novices firent leur profession et quatre frères et six sœurs furent admis à la prise d'habit. La Fraternité compte actuellement cent membres parmi lesquels il y a encore 31 novices. Sous l'intelligente et zélée direction de Monsieur le Curé de la paroisse, elle ne peut que croître en nombre et en ferveur. Déjà le Tiers-Ordre a donné à Sainte-Foye un plus grand élan de piété. Le Père Visiteur a constaté que la Règle était bien observée, que les sacrements étaient assidûment fréquentés, et il a été heureux d'en féliciter publiquement les Tertiaires.

X.

### Sainte-Rose.

LE R. P. Marie-Lucien a passé quatre jours, du 24 au 27 juin, au milieu des Tertiaires de Sainte-Rose pour leur rappeler leurs devoirs de Tertiaires et inviter les personnes de bonne volonté à s'enrôler sous l'étendard de la croix à l'exemple de saint François d'Assise ; rappelant à chacun et à tous les Tertiaires que leur vocation dans le monde est de prêcher par leurs exemples qui devraient être irréprochables. Et comme un bon général, enthousiasmé des succès futurs de son armée, il conseille, il convainc, il soulève et transporte au combat les soldats de saint François en leur promettant une couronne éternelle s'ils persévèrent jusqu'à la fin.

La sainte visite s'est terminée par la prise d'habit de dix nouveaux membres.

LE SECRÉTAIRE.



### Visites de Fraternités.

**A**PRÈS Sainte-Rose, le même Père Visiteur voyait la Fraternité de Sainte-Thérèse toujours aussi sérieuse et aussi prospère que l'ont trouvée les Visiteurs des années précédentes. Une quinzaine de vêtements ont couronné cette visite.

De là, le R. P. Lucien se rendit à Saint-Benoît où l'attendaient les deux fraternités de frères et de sœurs de la paroisse. Dix professions et huit vêtements rehaussèrent la cérémonie de clôture de la Visite.

### Saint-Henri

**L**A visite annuelle toujours désirée et attendue nous a été faite cette année du 10 au 14 mai par le Rév. Père Maximin. Il est venu comme un bon père au milieu de ses enfants, aimant mieux donner et pardonner qu'apporter réprimandes et punitions. Aussi avons-nous accepté avec reconnaissance ses instructions claires et imagées sur les plus beaux dogmes de la religion, les plus précieux avantages de l'observance de la Règle du Tiers-Ordre qui est une aspiration constante vers la perfection.

La Fraternité des Frères a procédé à une nouvelle élection, dont voici le résultat : Supérieur : Louis Genest ; Ass. Sup. : M. Jean Vaillancourt ; Maître des novices : M. Gervais Fradet ; Secrétaire-Trésorier : M. Théodore Dussault ; Discrets : MM. Eusèbe Chabot, Jean Drapeau, Gilbert Dumont ; Sacristain : M. Joseph Bussière. L'appel bienveillant et persuasif du Rév. Père a été bien compris, puisque 3 Sœurs et 5 Frères se sont présentés à la Prise d'habit et 4 à la profession. La cérémonie de clôture a eu lieu à 3 hrs, terminée par la bénédiction du S. Sacrement.

### Québec — Fraternité du Très Saint-Sacrement

**L**E 5 juin dernier s'ouvrait pour les Tertiaires de la Fraternité du Très Saint-Sacrement, la Sainte Visite.

Le Révérend Père Germain sut nous faire apprécier notre vocation de Tertiaires de saint François. Ses sages conseils et ses explications si claires de la Règle du Tiers-Ordre et surtout sur l'esprit de cette Règle, trouvèrent des auditeurs attentifs et recueillis.

Le dimanche 11 juin, nous allions déposer, aux pieds de la Reine du Rosaire, Cap de la Madeleine, nos ferventes résolutions de retraite.

Près de 800 pèlerins se pressaient dans l'humble petite chapelle et bien que la pluie tombât à torrents pendant toute la journée, personne ne songea à s'en plaindre ; ce contretemps cependant nous privait du si touchant exercice du Chemin de la Croix dans la Voie Douloureuse ;

ma  
Cie  
fav  
P  
not  
tain



cét ir  
bout  
Le  
de te  
témoi  
besoi  
pures  
ner à  
bonne  
ment,  
aux m  
Voi

Il y  
pour n

(1) Il  
Revue,

mais nous étions si heureux, si confiants en la compagnie de la Reine du Ciel ; nous avons à lui rendre tant d'actions de grâces et aussi tant de faveurs spirituelles et temporelles à lui demander.

Puissions-nous garder dans nos coeurs, les bonnes impressions de notre pèlerinage et nous efforcer d'être toujours de dignes et fervents Tertiaires de saint François.

SECRÉTAIRE



## Les Missions franciscaines



### CHINE

**L'***Echo de la Mission du Chan-Tong Oriental* est une feuille mensuelle que rédigent nos missionnaires français et qu'impriment les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie. C'est un vrai plaisir pour nous de recevoir par cet intermédiaire des nouvelles de nos frères qui travaillent à l'autre bout du monde au salut des pauvres païens.

Les lecteurs de la *Revue* nous sauront gré de leur communiquer de temps à autre quelques-uns des traits qui émaillent ces pages et témoignent du zèle des missionnaires, de leurs souffrances, de leurs besoins et du bien qu'ils accomplissent. Peut-être ces quelques découpures livrées à nos lecteurs leur suggéreront-elles la pensée de s'abonner à ce petit périodique si intéressant et si apostolique. Ce serait une bonne pensée que nous conseillerions à tous de suivre avec empressement, et en même temps ce serait un moyen facile de venir en aide aux missions franciscaines françaises bien éprouvées actuellement. (1)

Voici donc deux courts récits d'un missionnaire.

#### LE DIABLE EST AU CŒUR

Il y a quelques mois, je recevais la visite d'un brave païen qui passe pour médecin très habile dans son art. Or, depuis quelque temps, sa

(1) Il n'aurait qu'à envoyer 25 cents, avec leur adresse, à M. le Gérant de la *Revue*, 1675, Notre-Dame, Montréal.

science médicale était aux abois devant une maladie mystérieuse qui faisait beaucoup de victimes dans son village.

Il paraît que ses co-villageois avaient... le diable dans le ventre ! ... Et comment l'en faire sortir ? ... C'est l'affaire du sorcier, dit-il, plutôt que du médecin !

Mais le brave homme avait entendu dire que le Missionnaire avait le pouvoir de chasser le diable de partout ; tandis qu'il sait par expérience *personnelle* que le sorcier *chinois* n'y réussit pas toujours. Il vint donc m'exposer le cas dans un jeune homme qu'il m'amena comme spécimen, et qui souffrait de maux d'estomac. Je tâte le pouls, j'examine, je réfléchis longuement, et... je fais mon diagnostic.

« Je constate, dis-je à mon brave homme, que le diable est là en effet ; mais il n'est pas dans le ventre ; c'est plus haut, c'est plus haut, c'est au cœur qu'il s'est logé, le malin ! et comme il règne à l'état d'épidémie dans ton village, je ne connais qu'un moyen de le faire déloger, mais il est infallible.

« Tiens ! prends ces livres qui expliquent la Doctrine du Maître du Ciel ! lis, étudie et propage-les dans ton village : si tu fais cela, je te promets que le diable ne tardera pas à déguerpir, car il ne peut rien contre ceux qui croient et pratiquent la Doctrine du Maître du Ciel... » Le brave homme me fait le *Koteou*, (1) prend ses livres et part content.

Un mois plus tard, il revenait conduisant cinq chefs de famille et deux jeunes globulés. Ils me font le *Koteou*, déposent sur ma table une lettre et se retirent sans dire un mot. — Je fais venir mon maître de chinois pour m'expliquer ce qu'on dit sur ce papier.

C'est encore mon médecin qui parle : « J'ai étudié plus de 20 ans, dit-il, les livres de médecine, la religion, les rites et les sacrifices ; je n'ai jamais pu trouver une doctrine qui tranquillisât ma raison. Je viens de lire le livre que *Y-Ta-Lo-Yè* (le grand vieux Mr Y) m'a donné et j'ai trouvé la paix. Cette doctrine est vraiment la seule digne de l'homme, la seule qui puisse plaire au Maître du Ciel et de la terre, des esprits, des hommes et des 10,000 choses. Aussi j'ai résolu aussitôt d'embrasser cette Doctrine, et supplie *Y-Lo-Yè* de me recevoir aujourd'hui même dans sa Religion avec ceux dont les noms suivent... Après la moisson nous serons encore plus nombreux. Au-

(1) Le salut.

jour d'hui je compte dans ce village 22 familles qui travaillent sérieusement à apprendre le catéchisme.»

On m'assure que le diable a déjà déguerpi de tous ceux qui étudient la Doctrine. N'est-il pas vrai en effet que le diable est précisément dans le cœur? Quant aux autres, ce ne sera pas de ma faute, s'ils conservent encore le diable dans le cœur ou dans le ventre.

#### LE SORCIER L'A DIT

Une autre histoire que je glane dans le champ du Père Louis. Au mois d'août, je fus passer quelques jours près de ce bon confrère, à deux jours d'ici. Pendant mon séjour dans ce village, il s'y passa un fait qui montre jusqu'où va la sottise et la crédulité des païens.

Un char monté par une mère et son fils roula dans un fossé; la pauvre femme fut tuée sur le coup.

Aussitôt, réunion de famille pour découvrir quelle pouvait être la cause possible de ce malheur. On consulte le sorcier: il n'y a pas de doute, c'est un mauvais esprit qui a fait le coup! Et il n'a pas fini: il condamne encore l'âme de la défunte à porter un char sur ses *épauls* durant trois ans!... C'est dur tout de même! mais c'est le sorcier qui l'a dit! Heureusement que le même sorcier trouve un moyen de soulager un peu cette pauvre âme, ou du moins ceux qui pleurent sur son sort ici-bas. « Il n'y a qu'à vendre le char dans un autre village, dit-il, et alors, ce sera l'âme d'un chien ou d'un chat quelconque de ce village, qui se chargera de cette pénitence dans l'autre vie. » Mais, malheur! ce char appartient à un chrétien qui n'a aucune intention de le vendre! Il faudrait se résigner à intenter un procès avec toutes les chances de le perdre.

Le sorcier, complaisant jusqu'au bout, se fouille la cervelle et en tire une autre sorcellerie. « Puisque, dit-il, vous ne pouvez pas obliger le chrétien à vendre son char, vous devez acheter un petit poulet blanc que vous immolerez sur le lieu du malheur, au moment même où l'on déposera en terre le corps de la défunte. C'est l'âme du poulet qui fera les trois ans de pénitence pour elle! » Et ce fut fait! Ah! pauvre petit poulet blanc!...

Mais quelle pitié, n'est-ce pas, de voir de pauvres âmes humaines dans de pareilles absurdités!

\* \* \*

J'ai une centaine de chrétiens dans mes trois Sous-Préfectures;

la plupart n'ont ni Oratoire, ni école, ni catéchiste, rien de ce qui pourrait les aider à former de vrais chrétiens. Si je pouvais trouver quelques bonnes âmes qui me viendraient en aide, je sais bien ce que je ferais.

Ma chapelle actuelle de Yong-Fong, aux murs de terre, au toit de chaume, aux carreaux de papier, mesure 50 pieds sur 12. Aux jours de fête, j'y loge difficilement de 150 à 200 personnes dans la « grande nef » les autres, je dois les laisser sous « la coupole... des cieux » qui fait eau de toute part, quand il pleut. Il faudrait 800 francs pour construire une belle église, dans le style de l'actuelle mais plus grande et telle qu'on n'en a jamais vue dans le pays.

Vous savez que j'ai commencé, il y a deux mois l'œuvre des enfants abandonnés ; ça marche déjà et produit le meilleur effet sur les païens. J'ai actuellement cinq orphelines dont une à la mamelle. Elle a été trouvée dans les champs, je l'ai baptisée du nom de Marie ; elle se porte à ravir, et ne demande qu'à vivre, la pauvre petite !

Quelques jours avant Pâques un tout nouveau catéchumène me raconta, comme la chose la plus ordinaire, qu'il avait vu en routé un enfant abandonné dans les champs. Il ne s'était pas préoccupé si l'enfant vivait encore ; vite je pris de l'eau et priai le catéchumène de me conduire.

Hélas ! j'arrivais trop tard ; non seulement l'enfant était mort, mais un chien que j'avais dû chasser à coups de mottes de terre avait déjà dévoré toute une jambe.

J'empruntai une bêche dans un champ à côté, je creusai une fosse profonde et y déposai ce qui restait du pauvre petit. Les païens qui travaillaient dans les champs voisins étaient tout simplement ahuris de voir le missionnaire s'occuper si sérieusement d'une chose de si minime importance.

Je profitai de l'occasion pour leur donner une petite leçon, et leur prouver qu'il est joli le culte des païens pour les morts.

Il est probable que cet enfant avait été jeté là pour rendre son dernier soupir ; c'est la triste coutume des païens qui craignent de voir l'âme de leurs enfants, si ceux-ci meurent à la maison, revenir les tourmenter, et peut-être aussi faire mourir ses frères. Si, au contraire, l'enfant meurt dans les champs, loin de la maison, il est probable qu'il n'en saura pas retrouver le chemin qu'on aura allongé à dessein, en l'y portant ; et si là un chien ou toute autre bêt

le c  
ne  
  
I  
pita  
sacr  
succ  
être  
infr  
de g  
de s  
men  
de P  
et de  
A  
Mari  
son t  
ter a  
Ame  
dait  
Tr  
et Di  
en e  
comp  
de la  
Hu  
leur j  
âge, s  
tent :  
à tout  
  
Le  
en l'hc  
indulg  
couver  
rations  
pieux c  
de N.  
traduit

le dévore mort ou vif, on peut être tranquille à la maison, son esprit ne reviendra pas !... Horreur !...

FR. YVES-MARIE POULIQUEN, O. F. M.

\* \* \*

Les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, qui dirigent l'hôpital de Tchéfou, viennent d'attirer sur cette mission par de nouveaux sacrifices de nouvelles bénédictions. Six d'entre elles viennent de succomber à une terrible attaque de typhus et l'épreuve n'est peut-être pas encore finie. Mère Douceline fut la première victime, son infirmière Mère Marie-Saint-Vincent fut la seconde, elle était âgée de 34 ans dont 11 de vie religieuse. Bretonne, elle avait l'activité de sa race. Dans ces derniers temps, elle se dépensa avec un dévouement admirable aux soins des matelots et des blessés russes, épaves de Port-Arthur. On peut dire qu'elle est morte victime de son devoir et de son zèle.

A peine sa tombe était-elle fermée qu'une autre bretonne, Sœur Marie-Brigitte, la veilleuse attirée des malades contagieux tombait à son tour atteinte du même typhus. Sa forte constitution n'a pu résister au terrible mal. Elle avait 42 ans dont 10 de profession religieuse. Ame simple et naïve, elle était rude au labeur, et sa foi vive la gardait toujours joyeuse et sympathique à tous.

Trois fois encore la terrible mort frappa dans cette phalange d'élite et Dieu veuille que ce soit là la fin de l'épreuve ! Une septième est en effet gravement atteinte, si elle succombe, elle aussi, l'Institut comptera sur cette terre de Chine, après le groupe des sept martyres de la foi, celui des sept martyres de la charité.

Humbles et héroïques victimes, elles se sont offertes, au jour de leur profession, pour l'Eglise et les âmes, et Dieu les prend à tout âge, si utiles soient-elles dans les œuvres, pour dire à celles qui restent : dévouez-vous sans compter au salut des âmes et soyez prêtes à tout instant à mourir pour elles.

### Avis

Le dimanche, 20 août, commenceront les exercices des cinq dimanches en l'honneur des Sacrés Stigmates de N. P. saint François. Il y a une indulgence plénière pour chacun des dimanches. On peut demander au couvent de Québec ou aux zélatrices le petit livre contenant les considérations et prières spécialement disposées pour cette dévotion : " Les pieux exercices des cinq dimanches en l'honneur des Sacrés Stigmates de N. P. saint François par le P. Ange-Marie Hiral. " Ils sont aussi traduits en anglais.

---

## LES ANCIENS RÉCOLLETS

LE R. P. EMMANUEL CRESPEL

---

**M**ONTÉ sur une frêle embarcation toujours près de couler, ballotté par les flots d'une mer en furie, sous une pluie abondante et froide, sans autre perspective qu'une mort imminente, tel nous avons vu le Père Emmanuel Crespel après le naufrage de la *Renommée* à environ huit lieues de la pointe méridionale de l'île d'Anticosti.

Voyant approcher le moment fatal, notre Récollet songea au salut spirituel de ses compagnons d'infortune. « Je crus, dit-il, qu'il était temps d'exhorter tout le monde à se mettre par un acte de contrition en état de paraître devant Dieu ; j'avais jusque-là différé de le faire pour ne point augmenter l'épouvante ou diminuer le courage, mais il n'y avait plus à reculer et je ne voulais pas avoir à me reprocher de ne m'être pas acquitté de mon devoir. Chacun fit sa prière et après le *Confiteor* je donnai l'absolution générale. C'était un spectacle bien touchant, que tous ces hommes qui travaillaient à jeter l'eau et à ramer dans le temps qu'ils priaient le Seigneur d'avoir pitié d'eux, et de leur pardonner les fautes qui pouvaient les rendre indignes de participer à sa gloire ; enfin ils étaient disposés à la mort et l'attendaient sans murmurer. Pour moi je recommandai mon âme à Dieu, je récitai le *Miserere* à voix haute, tout le monde le répétait après moi ; je ne voyais plus d'espérance, la chaloupe était prête à couler à fond ; » et le Père Crespel ajoute ingénûment : « je m'étais déjà couvert la tête de mon manteau pour ne point voir l'instant de notre perte, lorsqu'un tourbillon de vent nous poussa brusquement à terre. » (1) Qui donc s'est vu, en parfaite santé et en pleine possession de ses sens, aux prises avec la mort sans une secrète et profonde terreur ?

« Vous pouvez vous imaginer, continue-t-il, avec quel empressement nous sortîmes de la chaloupe ; mais nous ne fûmes pas d'abord à l'abri du danger ; plusieurs vagues nous couvrirent à différentes reprises, quelques-unes nous abattirent et peu s'en fallut qu'elles ne nous emportassent dans la haute mer ; nous résistâmes pourtant

---

(1) \*Lettre IIIe.





à leur violence et nous en fûmes quittes pour avaler beaucoup d'eau et de sable. » (1) La chaloupe, qui leur sera de grande utilité, eut été emportée, elle aussi, sans la présence d'esprit d'un naufragé qui en saisit l'amarre et la retint au rivage.

« Notre premier soin fut de remercier Dieu de nous avoir délivrés d'un si grand danger ; et, en effet, sans un secours particulier de la Providence, il était impossible que nous évitassions la mort. Nous étions sur une petite pointe de sable séparée du gros de l'île par une rivière qui sort d'une baie, un peu au-dessus de l'endroit où nous nous trouvions. » La rivière dont il est ici question, était, d'après Faucher de Saint Maurice, (2) la rivière Pavillon. C'est d'ailleurs ce que l'on peut conclure des détails fournis par le Père Crespel. Il nous a dit déjà que le navire échoua sur une batture « éloignée d'environ huit lieues de la pointe méridionale de l'île Anticosti. » (3) Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que, vu les circonstances où il se trouvait, le Père Récollet a pu faire erreur de une ou de deux lieues. Or, en descendant vers la pointe sud de l'île, et une dizaine de lieues environ avant d'y arriver, on rencontre la rivière Pavillon ; la seule depuis cet endroit jusqu'à la pointe en question. (4)

« Ce fut avec une peine extrême que nous traversâmes cette rivière ; sa profondeur nous exposa à périr une troisième fois. La mer, qui commençait à se retirer, nous permit enfin d'aller prendre ce que nous avions dans la chaloupe et de l'apporter dans l'île ; ce fut pour nous une nouvelle fatigue, mais il n'y avait pas à différer. Nous étions mouillés jusqu'aux os, tout ce que nous avions l'était aussi, comment en cet état pouvoir faire du feu ? Nous en vîmes pourtant à bout après un temps considérable, il nous était plus nécessaire que tout autre secours ; et quoiqu'il y eût déjà du temps que nous n'avions pris aucune nourriture et que la faim dût nous presser, nous ne pensâmes à satisfaire ce besoin qu'après que nous nous fûmes un peu réchauffés.

« Vers trois heures après-midi le canot vint à terre avec six hommes seulement ; la mer était si grosse qu'il n'était pas possible que

(1) Ibid.

(2) *De tribord à bâbord.*

(3) Lettre IIIe.

(4) C'est du moins ce que l'on peut inférer d'après la dernière carte géographique publiée par le Gouvernement fédéral.

plu  
tot  
ma  
jan  
sau  
bor  
«  
pas  
enc  
cou  
aug  
croy  
sans  
Ver  
du  
plus  
gens  
leur  
qu'i  
gens  
faim  
« L  
à-dir  
lon e  
ger e  
une  
goud  
hache  
cela  
tomb  
« L  
bord  
du sa  
callior  
avions  
comm  
nos s  
(1) C

plus de personnes s'y exposassent. Nous allâmes au-devant et primes toutes les précautions nécessaires pour le tirer à nous sans l'endommager : c'était notre unique ressource ; sans ce canot nous n'aurions jamais pu aller chercher dans le navire les vivres que le canonier avait sauvés, ni ramener les dix-sept hommes qui étaient encore dans le bord.

« Personne n'osa pourtant entreprendre d'y aller ce jour-là. Nous passâmes la nuit bien tristement : Le feu que nous avions fait n'avait encore pu nous sécher, et nous n'avions rien qui pût nous servir de couverture dans une saison si rigoureuse. Le vent nous paraissait augmenter, et quoique le navire fut fort, neuf et bien lié, nous croyions avoir lieu de craindre qu'il ne pût tenir jusqu'au lendemain sans se briser, et que ceux qui y étaient ne périssent misérablement. Vers minuit les vents diminuèrent, la mer s'adoucit, et dès la pointe du jour, voyant le navire dans le même état où nous l'avions laissé, plusieurs matelots y allèrent dans le canot ; ils y trouvèrent tous nos gens en bonne santé, et qui avaient passé la nuit beaucoup plus à leur aise que nous, puisqu'ils avaient eu de quoi boire et manger, et qu'ils étaient à couvert. On mit quelques vivres dans le canot, nos gens y passèrent et on les amena auprès de nous fort à propos, car la faim commençait à nous presser cruellement.

« Nous primes donc ce qui nous était nécessaire pour un repas, c'est-à-dire environ trois onces de viande pour chacun, un peu de bouillon et quelques légumes que nous y avions mis. Il fallait nous ménager et ne pas nous exposer à manquer si tôt de vivres. On envoya une seconde fois au navire pour sauver les outils du charpentier, du goudron, ce qui était nécessaire pour raccommoder la chaloupe, une hache pour couper du bois et quelques voiles pour cabaner. Tout cela nous fut d'un grand secours, et principalement les voiles, car il tomba, la nuit, près de deux pieds de neige.

« Le lendemain, seize novembre, pendant que les uns allèrent à bord chercher des vivres, les autres travaillèrent à tirer la chaloupe du sable et parvinrent à la mettre à sec par le moyen d'une double calliorne. (1) L'état où nous la trouvâmes nous fit voir combien nous avions été près de notre perte, et nous ne pouvions comprendre comment elle avait pu nous amener à terre ; nous employâmes tous nos soins à la remettre en état. La vergue d'artimon, qui était

(1) Gros cordage avec poulies pour lever ou tirer les lourds fardeaux.

venue à la côte, nous servit à lui faire une quille. Nous fimes l'étambot avec un morceau de bois que nous coupâmes dans la forêt, l'on fit les deux bordages du fond avec des planches que l'on alla chercher à bord, enfin elle fut rétablie aussi bien qu'il nous était possible de le faire. (1)

« Pendant le temps que l'on travailla au rétablissement de la chaloupe, nous ne faisons qu'un repas dans vingt-quatre heures ; encore était-il plus modique que celui dont je vous ai parlé ; il était de la prudence d'en agir de la sorte ! Nous n'avions dans le navire que pour deux mois de vivres ; c'est la provision ordinaire que l'on fait en partant de Québec pour la France. Tout notre biscuit était perdu, et plus de la moitié de notre nourriture avait été consumée ou gâtée pendant les onze jours que nous avons été à la mer. Ainsi, avec toute l'économie possible, nous n'avions que pour cinq semaines de vivres. Ce calcul, ou si vous voulez cette réflexion, nous annonçait notre mort au bout de quarante jours, car enfin il n'y avait pas d'apparence que nous puissions, avant ce temps, trouver l'occasion de sortir de cette île déserte. » (2)

La perspective était terrible, la réalité le sera plus encore.

(A suivre)

FR. ODORIC-MARIE, O. F. M.



« OÙ DONC EST LE CIEL ? »

(Suite.)



À son premier coup d'œil, la vieille grand-mère ne fit pas précisément sur le prêtre l'impression d'une mourante. Appuyée sur les coussins, elle était à moitié assise ; dans ses mains jointes elle tenait son crucifix et son chapelet ; et à l'entrée du prêtre elle s'écria d'une voix encore assez forte : « Ah ! que Dieu soit béni ! » Puis elle demanda vivement si le prêtre avait

(1) Lettre IIIe. (2) Lettre IVe.

apporté le bon Dieu et les saintes Huiles. Quand on lui eut répondu que oui, elle sembla entièrement satisfaite, pressa le crucifix à ses lèvres et le baisa à plusieurs reprises avec ferveur.

• Sûrement je ne vous aurais pas dérangé si ce n'en était pas fait de moi, dit-elle alors au prêtre ; car, voyez-vous, ce matin mes douleurs m'ont abandonnée tout à-coup ; et puis je les ai regrettés, car, à la longue, j'avais fini par m'y habituer, et puis j'ai compris qu'il était grand temps de me préparer. O mon Dieu, me suis-je dit, si je ne souffre plus, je ne suis plus bonne à rien sur la terre ! » Elle fit alors signe au jeune homme de se retirer, parce qu'elle voulait se confesser.

Elle ne fut pas longue, la confession. La pauvre femme n'avait jamais qu'un péché dont elle s'accusait régulièrement tout haut : c'était d'avoir blasphémé au milieu de ses douleurs ; et quand on lui demandait quelles étaient, entre autres, les paroles dont elle s'était servie, elle répondait avec une simplicité d'enfant : « Mon Dieu et mon Sauveur, ai-je dit, bientôt je ne pourrai plus l'endurer ! Et souvent aussi je n'ai rien dit, j'ai soupiré et gémi. Mais au fond j'étais contente que Notre Seigneur me châtiât ainsi ! Ah ! je l'ai mille fois mérité ! »

Quand le P. Célestin eut suffisamment compris quelle signification la pauvre malade attachait au mot *blasphémer*, il ne lui resta plus qu'une difficulté ; il ne trouvait pas là de quoi donner la sainte absolution. Il pria donc la malade d'accuser quelque péché de la vie passée. « Oui, oui, reprit-elle, et sa voix tremblait, et elle baisait avec dévotion son crucifix, oui, je m'accuse de tout, de tout absolument, de tout ce que j'ai déjà accusé bien souvent, de tous les péchés que j'ai commis depuis mon enfance ! »

Alors le Père prononça les paroles de la sainte absolution. Quand il eut terminé, il s'aperçut que la malade pleurait amèrement : « Pauvre mère, la consola-t-il doucement, c'est bien d'avoir ainsi la contrition de vos fautes, mais maintenant tranquillisez-vous, et ayez confiance dans le bon Dieu ! Ne l'avez-vous pas toujours aimé depuis votre jeune âge ? et servi de votre mieux ? » — « Non, je n'y tiens plus, » s'écria-t-elle alors et elle se releva vivement. — « Est ce que vous souffrez ? » lui demanda le prêtre avec compassion. Mais elle, sans prendre garde à cette question : « Oh ! que cela me fait mal, mon Père, de voir que vous me prenez pour une bonne personne qui n'a jamais rien fait de mal, quand cependant je suis si mauvaise que je devrais

avoir honte de regarder les gens en face ! Sachez-le donc, j'ai mené autrefois une vie bien méchante et bien dissipée, et je n'ai voulu écouter personne, ni ma mère ni mon confesseur. Et partout où il y avait une fête, de la musique et de la danse, je m'y trouvais sûrement. Hélas ! j'ai cherché mon bonheur dans la légèreté et le plaisir, et un jour... » Ici les sanglots coupèrent la voix de la pauvre malade. Elle continua cependant : « Ah ! quelles larmes amères j'ai versées sur ma vertu et mon honneur perdus ! J'ai supplié le bon Dieu nuit et jour de me faire mourir. Je le remercie aujourd'hui de ne m'avoir pas exaucée et de m'avoir laissée expier mes fautes en ce monde. Je me suis décidée à quitter mon pays, je suis demeurée par ici. J'ai tâché d'élever mon enfant de mon mieux. Dans ce pays les gens ne me connaissaient pas. Comme j'allais souvent à l'église et qu'ils me voyaient parfois verser des larmes, ils croyaient que j'étais une personne honnête et pieuse. O Père, j'aurais bien crié à tout le monde quelle pécheresse j'étais, mais l'honneur et l'amour de mon enfant me fermaient la bouche. Ah ! quelle croix j'ai eu à porter ! Que de fois j'ai dû endurer la faim et la misère ! La maladie est venue s'y ajouter à son tour : Mais que Dieu soit béni ! La croix est utile à tous, même aux bons, mais une pécheresse comme moi, que ferait-elle donc sans la croix ? Sans la croix elle aurait de quoi désespérer ! »

Elle se tut ; le prêtre, lui aussi, gardait le silence ; que dire à une âme à laquelle Dieu a parlé de la sorte ? La malade était retombée sur son lit et respirait avec peine. Ses yeux pleins de larmes étaient dirigés vers le prêtre : « Mon Père, dites à Joseph de rentrer, » dit-elle.

Quand le jeune homme fut rentré, elle le fit mettre à genoux à côté de son lit et lui dit qu'elle allait lui donner sa dernière bénédiction ; en même temps elle lui posa sur la tête sa main toute défaite ; Joseph se mit à sangloter tout haut.

« Consolerez-vous, murmura le Père à l'oreille du jeune homme, consolerez-vous, je ne pense pas qu'elle soit près de mourir ! »

Ces paroles n'avaient pas été prononcées à voix assez basse ; la malade les comprit : « Vous n'emporterez pas le bon Dieu avec vous, je l'espère ? demanda-t-elle anxieusement ; sûrement vous vous en repentiriez dans la suite. »

« Ma bonne mère, dit le P. Célestin avec hésitation, je me demande vraiment si je puis vous administrer le saint Viatique. Vous ne me paraissez pas assez faible pour cela. »

L.  
 beau  
 y co  
 jeun  
 Jose  
 Diet  
 repri  
 jour  
 tout  
 était  
 sine,  
 sûr  
 Père,  
 Et  
 loure  
 bien  
 accat  
 après  
 de se  
 De pu  
 levés  
 créatu  
 de ses  
 vivaci  
 Eta  
 niqué  
 vre fe  
 le ciel  
 « Je  
 vous p  
 lagée  
 pouvai  
 l'attenc  
 donc n  
 Un  
 sembla  
 privilég  
 Il n'osa

La malade secoua la tête : « Vous n'avez pas encore administré beaucoup de mourants, je crois, mon bon Père, autrement vous vous y connaîtriez un peu mieux. » Puis tout-à-coup se tournant vers le jeune homme elle lui demanda à mi-voix : « Enfant, serait-ce lui ? » Joseph inclina la tête d'un air embarrassé. « Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! » gémit-elle. Puis après un instant de silence, elle reprit : « Mon Père, j'aurais encore quelque chose sur le cœur. Au jour de la fête de Notre-Dame, mon Joseph est revenu de l'église tout hors de lui et m'a dit que le nouveau vicaire ne savait pas où était le ciel. Je n'ai pas voulu le croire, mais la fermière, notre voisine, me l'a raconté elle aussi, puis quelques autres encore. Mais sûrement ce n'est pas ce que vous auriez voulu dire ! N'est-ce pas, Père, il est là-haut, le ciel ? »

Et elle leva les yeux au ciel avec une expression d'ardent et douloureux désir qui traversa l'âme du jeune prêtre. Depuis des années bien longues, purifiée sans doute depuis longtemps mais toujours accablée du pénible souvenir de ses péchés, cette âme avait soupiré après ces demeures de la paix éternelle, où Dieu lui-même sèchera de ses mains toutes les larmes, même les larmes de la pénitence. Depuis des années nombreuses, ses yeux, voilés de pleurs, s'étaient levés bien souvent vers le beau firmament, et cette pauvre et simple créature, à laquelle la pénitence avait rendu en partie l'innocence de ses premières années, se représentait le paradis avec toute la vivacité d'une imagination d'enfant.

Était-ce compassion pour la malade, ou celle-ci avait-elle communiqué au prêtre sa simplicité ? Le P. Célestin s'inclina vers la pauvre femme et lui dit doucement : « Oui, certainement, il est là-haut, le ciel ! »

« Je le savais bien que les gens ne vous avaient pas bien compris ; vous parlez d'une façon si savante, reprit la malade visiblement soulagée et consolée ; ah ! que ferait donc un pauvre mourant s'il ne pouvait pas se faire quelque idée du bonheur qu'il désire et qui l'attend au ciel ! O bonne Mère de mon Dieu, ô bon Jésus, venez donc me chercher ! Je ne puis plus attendre ! »

Un sentiment de secrète vénération s'emparait du prêtre ; il lui semblait que cette pauvre malade devait être du nombre de ces âmes privilégiées qui connaissent l'heure où le Maître va frapper à la porte. Il n'osait plus refuser son instante prière ; il lui donna donc le saint

Viatique. A peine la malade l'eut-elle reçu qu'un changement subit s'opéra en elle : les traits s'allongèrent, les tempes s'enfoncèrent, une pâleur mortelle se répandit sur son visage. Le Père se hâta de lui administrer l'Extrême-Onction. Joseph refoula ses larmes et courut chercher le cierge de cire, que la pauvre femme avait acheté depuis de longues années, pour cette circonstance.

« Me comprenez-vous encore ? » demanda maintenant le prêtre, en s'inclinant vers la mourante. Elle fixa sur lui ses yeux grands ouverts et remua les lèvres.

« Madeleine, vos péchés vous sont pardonnés, partez en paix ! » dit alors le Père lentement et gravement, puis, comme mu par une inspiration soudaine, il éleva la main et s'écria : « Montez là-haut ! au ciel ! » Le regard de la malade suivit la main levée ; un doux sourire éclaira son front. Quand ce rayon du paradis fut passé, le prêtre vit qu'elle venait d'expirer.

\* \* \*

Ce fut par une belle nuit d'hiver, claire et sans nuages que le P. Célestin redescendit vers la vallée, et malgré les dangers de ce sentier abrupt, ses regards se portèrent bien souvent vers les étoiles qui scintillaient au firmament. Silencieuses et tranquilles elles envoyaient d'une montagne à l'autre leur douce lumière et chantaient leur cantique sans parole, le cantique de la grande nuit : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux !* »

Le lendemain, le Père monta en chaire ; il n'avait pas eu le temps d'étudier son sermon comme à l'ordinaire, mais les paroles jaillirent abondantes de son cœur trop plein des souvenirs de la nuit dernière : il ne se comprenait plus lui-même. Il parla du petit Enfant de Bethléem, du Verbe incréé, qui, des sommets éternels descendit vers nous, pauvres mortels, pour nous montrer le chemin vers les hauteurs célestes, vers la Sion nouvelle dont les murs et les palais sont construits de l'or le plus pur, où les anges font retentir leurs harpes argentines, où les Saints se promènent dans leurs longs vêtements de gloire, tout éclatants de blancheur ; là règne un printemps éternel, là le soleil ne se couche jamais ; là plus de peine, plus de douleur, car tout ce qui resserre le cœur et déchire, tout cela est resté là-bas, bien loin, sur la pauvre terre, dans la vallée des larmes.

Et pendant qu'il parlait ainsi, on n'entendit pas un souffle dans toute l'église ; tous les regards étaient fixés avec admiration sur le

préd  
d'or  
leurs  
« C  
en s  
l'Ass  
Qu  
de et  
« J  
volé  
« A  
le vie  
eh bi  
une â  
« C  
tenant  
moitié  
Et l  
là où l  
des en



\*\*\*\*\*



Pour  
du Rm

prédicateur : on aurait dit que tous voyaient grande ouverte la porte d'or de l'éternelle félicité, et qu'un rayon de la céleste clarté ravissait leurs yeux et leurs cœurs.

« Oh ! que c'était donc beau ! » se disaient les gens après la Messe en s'en retournant à la maison. Les sympathies perdues le jour de l'Assomption étaient d'emblée reconquises.

Quant au prédicateur, il était déjà assis, auprès du P. Prieur malade et lui racontait les événements de la nuit passée.

« Je vous ai coupé l'herbe sous les pieds, dit-il en riant, je vous ai volé une belle âme, oui, une âme vraiment belle ! »

« Ah ! elle est morte, la pauvre Madeleine, s'écria le Prieur, auquel le vieux domestique avait déjà raconté ce qui était arrivé la veille ; eh bien ! je vous félicite de votre première visite aux malades ! Voilà une âme que vous avez envoyée directement au ciel ! »

« Cela se pourrait bien, dit le P. Célestin ; en tout cas je sais maintenant où est le ciel. » — « Comment cela ? » demanda le Prieur, à moitié riant, à moitié surpris.

Et le jeune prêtre de répondre : « Oui, je sais où est le ciel : il est là où le bon Dieu rassemble autour de lui les âmes simples et naïves des enfants et les âmes de tous ceux qui ressemblent aux enfants ! »

(Traduit de l'allemand de M. de B.)

M.-A.



## Chronique Antonienne

\*\*\*\*\*

### LA FÊTE DE SAINT ANTOINE



EMISE au 19 juin, dans l'Ordre séraphique, la fête de Saint Antoine n'en a pas moins été célébrée avec solennité et amour.

Pour commencer par Rome au collège de Saint-Antoine, résidence du Rme Père Général et centre principal de la Pieuse Union, la



foule a été considérable. Déjà, à la messe de 4hrs, bon nombre d'ouvriers se pressaient à la sainte Table : un plus grand nombre encore à la messe suivante célébrée par le T. R. Père Antoine Correia, Définiteur général, portugais comme son patron et Directeur général de la Pieuse Union. A la communion générale, la multitude fut si grande, qu'on ne put communier tout le monde, on n'avait pas consacré suffisamment d'hosties pour un nombre si peu prévu de communians.

L'Archevêque de Buenos-Ayres, Tertiaire de saint François, alors à Rome, célébra pontificalement la grand-messe en l'honneur de saint Antoine, son patron. S. Exc. Mgr Giannini, O. F. M., archevêque de Serre et Délégué apostolique de Syrie donna, le soir, pour clôturer la fête, le salut solennel du S. Sacrement.

A Montréal, le 19, nos Tertiaires revenaient du pèlerinage de Sainte-Anne : on les laissa se reposer. Les fidèles de langue anglaise occupèrent l'église. Durant les 13 mardis, ils étaient venus en foule et avec grande ferveur prier saint Antoine, le 19, ils furent plus nombreux encore pour assister à la bénédiction des lys et en recevoir chacun un, don de la Fraternité. Le 20, ce fut le tour des fidèles de langue française. C'était le mardi : jour de l'octave du cher Saint. Un panégyrique et un salut solennel servirent de clôture à la série des mardis célébrés en son honneur. Comme les années précédentes, les amis de saint Antoine y étaient venus nombreux et avaient entendu avec fruit et avec plaisir parler de la puissance du Saint, dans une paraphrase du *Si queris miracula*.

#### FÊTE DE SAINT ANTOINE A QUÉBEC

Dès le 13 juin, au matin, saint Antoine vit réunis à ses pieds bon nombre de ses fidèles serviteurs, entre autres les dévouées zélatrices du Pain de saint Antoine, qui tinrent à honneur de prouver, malgré le mauvais temps, leur dévotion envers le Saint de Padoue.

Mais ce fut surtout le lundi, 19 juin, que la solennité du grand Thaumaturge revêtit tout l'éclat compatible avec l'étroit espace de notre chapelle provisoire, espace qui, plus d'une fois et à notre grand regret, semble arrêter l'élan de l'âme comme il mesure les mouvements du corps. Après la Messe solennelle du matin, une belle relique de saint Antoine, due à l'obligeance d'un de nos fervents Tertiaires, resta exposée toute la journée et servit à entretenir la piété et

la ce  
tous  
bure  
Pe  
avec  
leur  
où le  
serm  
qui  
« 2  
l'obéi  
n'a-t-i  
Hosti  
une d  
de l'a  
la nat  
L'a  
Pui  
âmes,  
son ne



\*\*\*\*



son am

(1) Vi  
les de s

la confiance des fidèles. Après la bénédiction solennelle du soir, tous furent heureux de vénérer cette précieuse parcelle de la pauvre bure de saint Antoine.

Pendant ce temps nos Sœurs en saint François rivalisèrent de zèle avec nous et chantèrent, elles aussi, les louanges du saint Patron de leur église. Le R. P. Archange, sur le point de partir pour l'Europe, où le rappellent ses supérieurs, voulut bien leur montrer dans un sermon trop court au gré de ses auditeurs, les analogies frappantes qui rapprochent l'Hostie du Tabernacle et le Saint de Padoue :

« *Broyé* sous la meule de la mortification, *consacré* sur l'autel de l'obéissance, *conservé* dans le tabernacle de la solitude, Antoine n'a-t-il pas été *distribué* au peuple fidèle par son apostolat ? La sainte Hostie ne passe-t-elle par les mêmes phases ? Et n'est-ce pas là, dans une certaine mesure, la destinée de toute âme chrétienne, et surtout de l'âme religieuse et sacerdotale ? Destinée sublime, mais pénible à la nature ! Qu'est-ce qui nous rendra capable de l'atteindre ?

L'amour de Dieu et l'amour du prochain. »

Puissent les paroles du zélé prédicateur porter leur fruit dans nos âmes, et puisse la bénédiction de Dieu l'accompagner lui-même sur son nouveau champ d'action.

M.-A.



### Bibliographie

\*\*\*\*\*



UBALD D'ALENÇON : LES OPUSCULES DE SAINT FRANÇOIS, nouvelle traduction française. Paris 1905, chez Poussielgue, 15 Rue Cassette. In-16 de VII:285 p. Prix : 1 fr.

« Les écrits de saint François, dit M. Paul Sabatier, (1) sont assurément la meilleure source à consulter pour arriver à le connaître ;... ses œuvres nous montrent son âme même ; chaque phrase a été non seulement pensée, mais vécue,

(1) Vie de saint François d'Assise, Paris 1894, p. xxxvi-xxxvii. Les opuscules de saint François ont été édités la première fois par Wadding, Anvers, 1623.

et nous apporte encore palpitantes les émotions du Poverello." Aussi pour nous pénétrer pleinement de l'esprit de saint François, il n'y a qu'à lire et relire ses opuscules : "*Nocturna versate manu, versate diurna.*" (Horace, ep. ad. Pison.) Pour mettre ces effusions du cœur de saint François à la portée de tout le monde, il nous fallait une bonne traduction, mise au courant des dernières recherches scientifiques. Le P. Ubald d'Alençon s'est livré avec ardeur à ce travail ; son livre est un véritable bijou littéraire auquel je souhaite de tout cœur la plus large diffusion. On ne saurait trop féliciter le P. Ubald d'avoir suivi la manière du Dr Boehmer, de préférence à l'édition de Quaracchi. De courtes notes explicatives auraient pu être semées avec moins de parcimonie au bas des pages. Dans l'introduction, le Révérend Père signale les traductions françaises parues avant la sienne : Liège 1632, Paris 1863, Tournai 1864 et Paris 1878 ; il oublie d'indiquer l'édition d'Avignon 1859, (in-12 de 444 p.), et donne d'une manière fautive le titre de l'édition de 1878. A propos de la lettre au Fr. Léon, le P. Ubald néglige de mentionner le bel article du regretté G. Cozza-Luzi : *Lettera autografa di S. Francesco d'Assisi*, paru dans *La Palestra del Clero*, 1898, p. 1-10. — Il n'est pas exact de dire (p. 13) que M. Sabatier traite de "pâles et insignifiantes pages" les *Verba Sti Francisci* édités par le P. Lemmens (Docum. ant. francis. part. 1.) A la suite du Dr Boehmer et du chan. Lepitre, le P. Ubald place parmi les opuscules douteux la fameuse cédule par laquelle saint François nommait saint Antoine lecteur de théologie ; les Pères de Quaracchi la rejettent comme apocryphe ; elle paraît pourtant bien authentique, surtout si l'on considère le texte fourni par la *Legenda antiqua* (c. 1322) et non pas, comme le fait le Père Ubald, le texte moins fidèle que nous trouvons dans le *Liber miraculorum* (c. 1375). (1) Ces quelques remarques n'enlèvent

Depuis ils ont été souvent réimprimés. L'édition latine la plus répandue est celle de Von der Burg, Cologne 1849 ; elle est moins mal faite que celle de Horoy, Paris 1880. — La première édition vraiment critique a été donnée par nos Pères de Quaracchi, en 1904. En même temps, le Dr Boehmer publiait également deux excellentes éditions critiques des œuvres du Patriarche Séraphique : *Analekten zur Geschichte des Franciscus von Assisi*. Tubingue, 1904. ed. major, in-8 de xv-109 p. Sur les opuscules de saint François voir encore : Dr Goetz : *Die Quellen zur Geschichte des hl-Franz von Assisi*, Gotha 1904, p. 7-56 ; Paul Sabatier : *Vie de saint François*, 1894, p. xxxvi-xliv. P. Sabatier. — Examen de quelques travaux récents sur les opuscules de saint François, Paris 1904, in-8 de 52 p. (opuscules de critique hist. opusc. x. t. 2 fasc. 4.) M. Carmichael et le R. P. Pascal promettent chacun une édition critique anglaise des Opuscules.

(1) Cfr Voix de saint Antoine, 11e année, p. 132-134.

Voici le texte donné par la *Legenda Antiqua* : *Fratri Antonio episcopo meo, Frater Franciscus salutem. Placet mihi quod sacram theologiam legas fratribus, dummodo inter hujusmodi studium sancte orationis et devotionis spiritum non*

rien  
Patri  
Saba  
"Ouv  
cœur  
si c'e  
Ces p  
ple, d

P.  
TIONS  
I vol.

Ce  
volun  
jour  
nos le  
à l'ob  
qui, e  
dans  
biblio  
tincte  
des F  
tion (1  
du P.  
Duns  
3.) Et  
de Du  
tion "

extingu  
éd. An  
sic pon  
interne  
dise M.  
de sair  
Francis  
se deta  
au fond  
(1) A  
la thès  
brochur  
puissan  
docume

rien au réel mérite de la nouvelle traduction des écrits du Séraphique Patriarche ; et volontiers je dirai à nos Tertiaires, à la suite de M. Paul Sabatier (*De l'authenticité de la légende des 3 comp.* Paris 1901, p. 19-20) : "Ouvrez les opuscules, lisez toutes ces pages où le Poverello épancha son cœur, parla si bien au nom de Jésus, que l'on a parfois de la peine à voir si c'est le Christ de la Galilée qui parle, ou son disciple de l'Ombrie. . . Ces pages sont peut-être ce que le moyen-âge nous a légué de plus simple, de plus pur et de plus radieux."

FR. IGNACE-MARIE, O. F. M.

P. ADJUTUS, O. F. M. : L'IMMACULÉE-CONCEPTION ET LES TRADITIONS FRANCISCAINES. *Malines, Imprimerie Saint-François. 1905. 1 vol. in-8 de 104 p. Prix 15 cents.*

C'est la Belgique franciscaine qui nous a donné l'an passé le beau volume du P. Pauwels, l'un des ouvrages les plus savants qui aient vu le jour durant l'année jubilaire. La plaquette que j'annonce aujourd'hui à nos lecteurs, nous vient également des rives de la Meuse ; on le devine à l'obstination avec laquelle l'auteur met au masculin certains substantifs qui, en France, sont habituellement classés, par galanterie je suppose, dans le genre féminin.— Le volume est intéressant malgré son horizon bibliographique un peu trop étroit ; (1) il se compose de trois études distinctes : 1.) un rapport présenté au congrès marial de Namur, sur le rôle des Frères-Mineurs dans l'évolution du dogme de l'Immaculée-Conception (p. 9-31). C'est un résumé clair et suffisamment complet de l'ouvrage du P. Pauwels. 2.) Exposé doctrinal et apologétique de la théorie de Duns Scot sur la conception sans tache de la très sainte Vierge Marie. 3.) Enfin le volume se termine par une longue dissertation sur "la dispute de Duns Scot à l'Université de Paris au sujet de l'Immaculée-Conception" (p. 57-104.) Je n'entrerai pas dans un examen détaillé de cette dis-

extinguant sicut in regula continetur. Vale.—Or Thomas de Célano (*Vita secunda* éd. Amoni, Roma 1880, p. 232) affirme : « Peato Antonio cum semel scriberet, sic poni fecit in principio litteræ : Fratri Antonio episcopo meo. » Les arguments internes parlent éloquentement en faveur de l'authenticité de la lettre, quoi qu'en dise M. Sabatier (*Vie d S. Fr.* p. 321-322) ; et volontiers j'appliquerais au billet de saint François cette réflexion de Paul Sabatier : « Lorsque dans les écrits des Franciscains, on trouve une parole de leur maître, elle se décèle d'elle-même, elle se détache tout-à-coup avec un son pur et doux qui va réveiller une fée endormie au fond de votre âme et vous fait tressaillir. »

(1) Ainsi, à la page 54, le Révérend Père indique les ouvrages à consulter sur la thèse de Duns Scot *de causa finali primaria Incarnationis*. Il cite la petite brochure intitulée : *Christus Alpha et Omega*, tandis qu'il néglige des auteurs de puissante envergure comme le P. Jean-Baptiste du Petit-Bornand, etc. Pour une documentation plus riche, voir notre *Revue du Tiers-Ordre*, mars 1905, p. 123-124.

cussion un peu diffuse du P. Adjutus ; ce serait un travail qui dépasserait les modestes marges qui me sont laissées dans la *Revue*. Disons seulement que le Révérend Père paraît trop optimiste en affirmant qu'il a appuyé la réalité de la discussion *solennelle* sur des preuves historiques *indiscutables*. (1) Ce qu'on peut dire de plus probable en faveur d'une discussion d'ordre *plutôt privé*, a été très bien condensé par le R. P. Prosper de Martigné dans son bel ouvrage : *La Scholastique et les Traditions franciscaines*, Paris 1888, in-8, p. 289-295. et 387-398. Il ne semble pas qu'il y ait de la place dans l'histoire pour une discussion solennelle, faite sur l'ordre du pape, *jussu apostolico*. La lecture du traité de Pierre Auréli, (cap. v. éd. Quaracchi 1904, p. 72) est particulièrement suggestive à cet égard. Le P. Adjutus a bien essayé d'énervé le passage d'Auréli, mais ses explications embarrassées laissent la difficulté intacte. Le Révérend Père pense que Noël Alexandre, O. P., est le premier auteur qui a nié l'historicité de ce débat public. Je me permettrai de signaler au P. Adjutus quelques lignes intéressantes d'un vieil auteur Franciscain, qui, certes, n'a jamais passé pour un hypercritique ; Marc de Lisbonne († 1591) consacre un court paragraphe à Duns Scot. Il célèbre la grande sainteté du Docteur marial, raconte l'apparition de l'Enfant Jésus au chantre du Verbe Incarné, puis il lance cette flèche de Parthes : " Molte altre cose si dicono di gran gloria degne della doctrina di Scotto, le quali non si scrivono qui, perche non si sono trovate autentiche. " (2)

Le lecteur au courant de la vie de Duns Scot n'apprendra pas non plus sans surprise que les fameuses épitaphes appendues jadis au tombeau du Docteur et publiées par Ridolfi, Wadding etc., ne datent pas des environs du 15<sup>e</sup> siècle comme on le croyait jusqu'ici, mais remontent jusqu'à la mort même de Duns Scot !??

(1) Récemment on a fait beaucoup de tapage autour d'un texte d'Antoine de Cuccaro († 1510) qui, à première vue, semble fournir une citation textuelle de Landulpho Caracciolo († 1351) disciple de Scot, et archevêque d'Amalfi. C'est le Père Paolini qui a levé ce lièvre ; d'autres, avec ardeur, ont suivi la même piste. Voir P. Paolini dans l'*Oriente Serafico*, 15 juin 1904 p. 471-486, et : *La Verna*, juin 1904, p. 16 et s. P. Déodat-Marie, dans : *La Bonne Parole*, juillet 1904, p. 2-4. P. I. Beaufays dans le *Messager de Saint François*, nov. 1904 p. 142-143. — P. André E. an dans *The Tablet*, 5 nov. 1904 p. 25-16. Le P. Egan traduit sans rien dire tout l'article du P. Beaufays ; il pousse le scrupule de l'exacritude jusqu'à en transcrire les coquilles. — P. A. D. dans *De hode van den H. Franciscus van Assië*, janvier 1905, p. 166-168. etc. etc. Le P. Adjutus (p. 82-97) s'occupe longuement de ce fameux texte, à la suite du P. Molini : *I Francescani e l'Immacolata Concezione*, Rome 1904 p. 309 et s.

(2) Delle Croniche de' Frati Minori, parte secunda, libro settimo, cap. III. Milano 1605, p. 317.

Da  
raison  
depend  
magisq  
non dis

P. O  
Simple  
couven  
Ce n  
Père O  
Mineur  
son trav  
n'annon  
Frères-  
richesse  
pourrait  
de la N  
nements  
1 juillet  
nous tra  
vigoureux  
Québec.  
il déroul  
bec. De  
typograj  
beau tra  
plus qu'à  
sobriété  
plusieurs  
complète

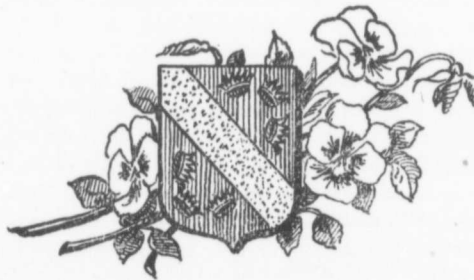
Dans l'état actuel de nos connaissances, le Père Lemmens a donc eu raison d'écrire : " Quidquid est, meritum Scoti haud ab illa disputatione dependet. Ab ipsius tempore doctrina de Imm. Conceptione . . . magis magisque praevaluit, et gloria Scoti minime minuitur si istam victoriam non disputationi formali et solemnii attribuimus. "

FR. IGNACE-MARIE, O. F. M.

P. ODORIC JOUVE : LES FRÈRES-MINEURS A QUÉBEC, 1615-1905. *Simple coup d'œil historique.* — Québec 1905, in-12 de 157 p. S'édite au couvent des Frères-Mineurs de Québec.

Ce n'est pas une collection de documents inédits que nous promet le Père Odoric ; c'est un simple coup d'œil qu'il jette sur l'histoire des Frères-Mineurs au Canada ; et en guise d'épigraphe il aurait pu écrire en tête de son travail le mot du poète latin : *Summa sequar fastigia rerum*. Le titre n'annonce dans sa modestie qu'une vue synthétique sur l'activité des Frères-Mineurs à Québec ; mais ce cadre est rempli avec une telle richesse, que la Semaine religieuse de Québec ne craint pas d'écrire : " on pourrait dire que cette œuvre est en même temps un résumé de l'histoire de la Nouvelle-France, puisque les Récollets eurent tant de part aux événements de la colonie sous le régime français. " (Sem. rel. de Québec, 1 juillet 1905). — Dès les premières pages de son étude, le Révérend Père nous transporte à l'origine de la colonie canadienne ; en quelques traits vigoureux et précis il nous burine le portrait de Champlain, fondateur de Québec. Puis, après avoir rappelé brièvement les origines des Récollets, il déroule devant nos yeux l'histoire des enfants de saint François à Québec. Des illustrations choisies ordinairement avec goût et une exécution typographique impeccable rendent plus attrayante encore la lecture de ce beau travail. Le style est alerte, prime-sautier ; parfois légèrement coloré ; plus qu'à l'élégance du style, le P. Odoric vise à la précision et à la sobriété de l'histoire sérieuse. J'espère que ce premier essai sera suivi de plusieurs autres, jusqu'au jour où le P. Odoric nous donnera enfin l'histoire complète des Frères-Mineurs au Canada.

JEAN OBERLÉ.





## NÉCROLOGIE

### MONSEIGNEUR MAXIME DECELLES

Le mardi 12 juillet, une foule nombreuse de prêtres et de fidèles ayant à leur tête six archevêques et évêques conduisaient à sa dernière demeure Sa Grandeur Monseigneur M. Decelles, évêque de Saint-Hyacinthe, décédé le 7 juillet, après 12 années d'épreuves, à l'âge de 57 ans. Les funérailles étaient présidées par le métropolitain, Mgr l'Archevêque de Montréal, et l'oraison funèbre fut prononcée par Mgr Brunault, évêque de Nicolet. Dans la personne de Mgr M. Decelles, le diocèse de Saint-Hyacinthe perd un Pasteur éclairé et ferme, en même temps qu'un Père tendre et dévoué trop tôt enlevé à son affection. L'Ordre franciscain au Canada, est privé, par cette mort, d'un ami sincère qui lui avait voué une véritable estime et savait lui donner des preuves de son attachement.

La *Revue du Tiers-Ordre* offre au clergé de Saint-Hyacinthe et spécialement aux membres de la maison épiscopale l'expression de ses respectueuses condoléances et recommande le vénéré défunt aux prières des Tertiaires et de tous ses lecteurs.

**Montréal** — Dame Jean C. Vaillancourt, née Geneviève Paquet, en religion Sr Elisabeth de Hongrie, décédée le 30 mai dernier, à l'âge de 63 ans après 4 ans et 9 mois de profession.

— **Fraternité Notre-Dame des Anges.** — Dlle Joséphine Bernier, en religion Sr Jésus-Marie, décédée le 15 mai après 12 années de profession.

Elle avait la charge de portière qu'elle a toujours remplie avec zèle et ponctualité. Elle était une Tertiaire modèle ; après une vie remplie de bonnes œuvres, elle s'est éteinte doucement en remettant son âme entre les mains de son Créateur et en murmurant les doux noms de Jésus, Marie, Joseph. Nous avons la douce espérance qu'après une vie toute remplie au service de Dieu, le bon Maître lui a donnée la récompense promise au fidèle serviteur.

— Dlle Marcelline Demers, en religion Sr Marguerite de Cortone, décédée le 13 juin, après 6 ans de profession.

— **Fraternité Saint-Louis.** — M. Joseph Corbeille, en religion Fr. Saint-Ephrem, décédé le 15 juin après 5½ ans de profession.

— **Fraternité Sainte-Elisabeth** — Dame F.-X. Gougeon, en religion Sr Saint-François, décédée le 20 juin après 6 ans de profession

**Québec — Saint-Sauveur.** — Dlle Eudoxie Hébert en religion Sr Sainte Elisabeth, décédée le 4 juillet à l'âge de 46 ans, après un an de profession.

— Dame Louis Lachance, née Marie Gamache, en religion Sr Saint-

Louis  
profes  
— 8  
Chan  
Cett  
— I  
dernie  
profes  
— I  
le mc  
Saint-  
— M  
21 ma  
— M  
cédé l  
Ordre  
Sain  
Franç  
et 3 m  
— D  
décédé  
— D  
le 30 n  
Mada  
Elle a  
ayant c  
Françoi  
dans l'é  
ravi-sen  
et l'infr  
— Sa  
décédé  
Saint  
fred La  
5 juillet  
Saint  
23 ans  
Avec  
anciens  
différen  
avancé,  
messe, q  
presque

Louis de Gonzague, décédée le 22 juin à l'âge de 73 ans, après 19 ans de profession.

— **Saint-Roch.** — Dlle Méleda Drolet, en religion Sr Sainte-Jeanne de Chantal, décédée le 1er juin à l'âge de 44 ans après 20 ans de profession.

Cette pieuse et dévouée institutrice était le vrai modèle de la parfaite Tertiaire.

— Dlle Diana Lessard, en religion Sr Saint-François, décédée en juin dernier à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur à l'âge de 29 ans après 8 ans de profession.

— Dame Raphaël Soucy, en religion Sr Saint-Raphaël, décédée dans le mois de mai à Chicoutimi. Elle faisait partie de la Fraternité de Saint-Roch.

— M. Joseph Beaudouin, en religion Fr. François-Xavier, décédé le 21 mai à l'âge de 78 ans après plusieurs années de profession.

— M. Charles Laperrière, en religion Fr. François, tertiaire isolé, décédé le 17 juin 1905, à l'âge de 65 ans ; il avait reçu l'habit du Tiers-Ordre en 1890.

**Saint-Henri de Lévis.** — Dlle Marie Roy, en religion Sr Saint-François d'Assise, décédée le 15 mai à l'âge de 79 ans après 25 ans de et 3 mois de profession.

— Dame Vve Pierre Chabut, en religion Sr Saint François-Xavier, décédée le 3 juin à l'âge de 79 ans après 2 ans et 5 mois de profession.

— Dame Jean Vaillancourt, en religion Sr Sainte-Elisabeth, décédée le 30 mai à l'âge de 63 ans après 4 ans et 9 mois de profession.

Madame Vaillancourt était assistante supérieure de la Fraternité des Sœurs. Elle a souffert une longue et douloureuse maladie avec une patience admirable ayant demandé au bon Dieu l'honneur de porter sa croix à l'exemple de saint François et ne voulant jamais rien accepter pour en alléger le fardeau. Appelée dans l'éternité le dernier jour du mois de Marie, la veille de l'Ascension, quel raviement a-t-elle dû éprouver en voyant cette croix transfigurée dans la gloire et l'infini du Ciel.

SECRÉTAIRE.

— **Saint-Raymond.** — M. François Paré, en religion Fr. Saint-Louis, décédé le 9 juin à l'âge de 90 ans et 9 mois après 1½ an de profession.

**Saint-Ubal.** — **Fraternité Sainte-Rose de Viterbe.** — Dame Alfred Lavallée née Etudiante Thifault, en religion Sr Fidèle, décédée le 5 juillet à l'âge de 33 ans après 10½ de profession.

**Saint-Jean d'Iberville.** — Joseph Arpin, décédé le 17 juin 1905 après 23 ans de profession, à l'âge de 73 ans.

Avec M. Arpin la Fraternité de Saint-Jean a perdu un de ses membres les plus anciens et les plus fidèles observateurs de la Règle ; il a presque toujours rempli différentes charges dans le Discretoire, depuis plusieurs années. Malgré son âge avancé, jamais l'intempérie des saisons ne l'a empêché de se rendre à la sainte messe, qu'il faisait précéder du Chemin de la Croix, et d'y faire la communion presque quotidienne. Il laisse au siens l'exemple d'une vie humble et paisible,



toute pour Dieu et sa famille, et à sa mort tous redisaient « Si celui-ci ne va pas au Ciel, qui de nous y ira ? »

SECRÉTAIRE

**Maskinongé.** — Dlle Agnès Rinfret, décédée dans le mois dernier.

**Sainte-Thérèse.** — Dlle Amarilda Brosseau, décédée dans sa première année de profession.

**Saint Stanislas.** — Dame Ferd. Trudel née Alma Garneau, en religion Sr Sainte-Claire, décédée le 18 janvier à l'âge de 47 ans après 2 ans de profession.

— Dame Dosithee Guillemette née Marie Dubreuil, en religion Sr Saint-Antoine, décédée le 30 mai, à l'âge de 62 ans après 2½ ans de profession.

**Saint-Simon de Bagot.** — M. Pascal Langelier, en religion Fr. Pascal, décédé le 8 juin à l'âge de 63 ans après 11 ans de profession.

**Sainte-Dorothée.** — Dame Louis Laurin née Martine Charron, décédée le 15 mai à l'âge de 81 ans après quelques années de profession.

**Saint-Hyacinthe.** — M. Joseph-Emile Bourgeois, décédé le 15 juin, à l'âge de 21 ans, après avoir fait profession sur son lit de mort.

Frappé par la maladie au moment de mettre le pied sur le seuil longtemps rêvé du noviciat franciscain, ce pieux jeune homme voulut quand même être enfant de saint François pour mourir et fut reçu dans le Tiers-Ordre franciscain par son confesseur le R. P. Archambault, dominicain. Il se montra digne de cette faveur durant sa longue maladie. Vrai franciscain de désir, il fut sans aucun doute introduit dans la récompense par le séraphique Père et placé là-haut dans la glorieuse phalange de ses enfants, pendant que son corps dans son dernier sommeil est revêtu du grand habit tant désiré.

**Manchester, U. S. A.** — Dame Odélie Doyon, en religion Sr Sainte Philomène, décédée le 15 juin, à l'âge de 28 ans après avoir fait profession sur son lit de mort.

R. I. P.

